

RÉFUGIÉS

Le pouvoir d'une photo

La photo du corps du petit enfant syrien échoué sur une plage turque est le symbole de toutes les tragédies humaines vécues par les réfugiés.

En 1972, alors que la guerre du Vietnam durait depuis 17 ans et que tous les mouvements d'opposition en Amérique semblaient sans effet, apparut soudain une photo qui montra toute l'horreur de cette guerre : c'était celle d'une petite fille vietnamienne toute nue, les bras étendus comme en croix, le corps brûlé par une bombe au napalm, qui s'enfuyait sur la route. On connut plus tard son nom. Elle s'appelait Kim Phuc. Cette photo eut un tel effet sur les consciences que ce fut le début de la fin de la guerre du Viet Nam. L'attention était déplacée. La guerre n'était plus une question d'équilibres géopolitiques ni même de soldats américains revenant dans des cercueils, mais bien de la mort cruelle de personnes innocentes, y compris des enfants.

ICÔNE ET SACREMENT

La photo du petit enfant syrien de trois ou quatre ans, échoué récemment sur une plage de Bodrum en Turquie, a eu un effet semblable sur les consciences. Cette photo du petit Aylan Kurdi a une valeur d'icône, de symbole, et même de sacrement. Elle exprime toute la vulnérabilité de ces foules qui fuient l'horreur de la guerre et de la misère.

L'une des transformations culturelles de notre époque, qui a affecté toutes les cultures, est que l'on est de moins en moins sensible aux gestes symboliques inventés par les hommes (y compris les symboles liturgiques), mais de plus en plus sensible à la valeur symbolique des événements de la vie. La photo du petit Aylan dans toute sa vulnérabilité possède une énorme force symbolique. Déjà,

dans les médias, le langage a rapidement changé. On parle de moins en moins de « migrants » qui nous assaillent, mais de réfugiés – ce qui est plus proche de la réalité bien que le mot ne soit pas juste. Ces milliers de personnes qui risquent leur vie pour passer en Europe fuient la guerre. Ils fuient « nos » guerres. Des guerres qui, sous le prétexte de renverser des dictateurs, ont avant tout pour but de maintenir un équilibre économique et géopolitique qui protège nos privilèges.

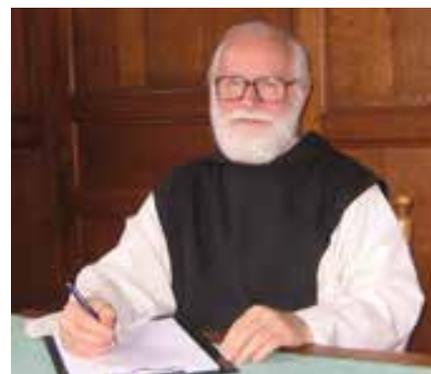
CHANGEMENT DE PERSPECTIVE

De toute façon, cette photo du petit Aylan, comme celle de la petite Kim, il y a plus de quarante ans, a déjà opéré un changement de perspective. Nous ne sommes plus confrontés à des flots de migrants, ni à des barques en périls, ni à des camps de réfugiés, mais à des êtres humains, dans toute leur individualité et leur fragilité.

Les économistes calculent le coût de cette vague migratoire ; les politiciens en calculent les retombées électorales ; les ethnologues la comparent avec celles du passé et les philosophes, à la suite de Derrida, parlent d'hospitalité inconditionnelle qui s'impose, tout en la reconnaissant impossible. Le pape François, considérant cette scène avec des yeux de miséricorde, ne se perd pas en théories. Il appelle tous les regroupements de fidèles – paroisses, couvents, monastères – à accueillir des familles de réfugiés. Cet accueil, s'il se pratique, aura lui aussi un effet de symbole. Il montrera qu'il ne s'agit pas simplement de trouver des solutions logistiques, économiques et même sociales à cette situation, mais

de la vivre dans une atmosphère de communion et de partage qui ne peut qu'être fructueuse, profitable et enrichissante pour toutes les parties concernées. Il ne s'agit plus ni de détourner la tête pour ne pas voir la misère, ni de se tranquilliser la conscience en donnant généreusement aux organismes de bienfaisance, mais de reconnaître toute la dignité de ces hôtes en les accueillant précisément comme des hôtes.

Cela laisse entière la responsabilité des autorités politiques de s'attaquer à la cause même de ces migrations, et avant tout de cesser de nourrir les guerres par le commerce des armes. En tout premier lieu, il est grand temps de reconnaître que nos interventions en Irak, en Afghanistan, en Lybie et en Syrie ont toutes été des désastres. Le prix que nous en payons est minime à côté du prix payé par les populations de ces pays – un prix dont le petit Aylan est le symbole et le sacrement.



Armand VEILLEUX,
Père abbé de l'abbaye de Scourmont
(Chimay)